

L'ÉVANGILE OUBLIÉ










Simcha Jacobovici
Barrie Wilson

L'ÉVANGILE OUBLIÉ

Le texte qui révèle le mariage de Jésus et de Marie Madeleine

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Makarius







Des mêmes auteurs :

Le Tombeau de Jésus

Photos disponibles sur le site : www.lostgospel.ca
Titre original : *The Lost Gospel*

118, avenue Achille-Peretti
CS 70024 – 92521 Neuilly-sur-Seine
www.michel-lafon.com



Sommaire



ANNEXES : L'ÉVANGILE PERDU




AVANT-PROPOS

Mariage, sexe et enfants

Voici un livre à énigmes qui vous révélera les mystères d'un texte ancien crypté que nous avons décodé. Ce que craignait le Vatican – et que Dan Brown n'a fait que suspecter – est avéré. Nous avons désormais la preuve écrite que Jésus a épousé Marie la Magdaléenne[1] et qu'ils eurent des enfants. Mais nous savons surtout, sur la foi de cette nouvelle preuve, à quoi ressemblait le mouvement originel de Jésus et la place singulière qu'y tenait la sexualité. Le décryptage de ce manuscrit nous a également éclairés sur le contexte historique et politique qui a conduit à la crucifixion, dont nous connaissons maintenant les instigateurs.

Ce document, enfoui sous des années de poussière à la British Library, vient enfin combler les lacunes de la biographie du Christ. Les historiens pensent que Jésus est né vers l'an 5 avant notre ère et qu'il a été crucifié vers l'an 30 de notre ère[2]. Mais nous ne savons absolument rien de lui entre sa circoncision (il a été circoncis à huit jours, selon la coutume juive) et ses trente ans, à une exception près. L'Évangile selon saint Luc (2:41 ; 2:51) nous apprend qu'à douze ans Jésus s'est rendu à Jérusalem avec ses parents pour la fête de Pâques. Puis c'est le silence absolu.

N'est-ce pas incroyable ? Jésus est sans conteste l'une des figures les plus marquantes de l'histoire de l'humanité, et nous ne savons rien de lui avant qu'il commence son « ministère » – son activité militante – au maximum trois ans avant sa crucifixion.



Nous ne savons rien de ses premières années, de son éducation, de ses amitiés ni de ses rapports avec sa famille. Du Jésus jeune adulte, nous ne savons rien non plus. Comment s'est-il familiarisé avec la Bible hébraïque ? La synagogue de Nazareth, qui n'était alors qu'un minuscule hameau, possédait-elle les rouleaux de la Torah et les livres des Prophètes ? Qui furent ses maîtres en religion ? Quel était son niveau de connaissance de l'hébreu et de l'araméen, dont on sait qu'il les parlait ? Maîtrisait-il aussi le grec, la *lingua franca* du monde romain ?

À la fin des années 20 de notre ère, Jésus apparaît soudain sur la scène de l'Histoire pour annoncer l'avènement du « Royaume de Dieu », prophétisé par l'Ancien Testament, qui instaurera la justice sur terre et le culte universel du seul et vrai Dieu.

Mais qu'est-il arrivé à Jésus avant cette soudaine apparition ? Selon notre document, c'est à cette période qu'il se fiance, se marie et a des enfants. Nous tenons tout de suite à préciser que nous ne remettons en cause aucune théologie, que nous n'attaquons les convictions de personne ; nous ne faisons que commenter un texte. La théologie doit suivre le fait historique, et non l'inverse. Ceci étant, nous n'affirmons pas, pour l'instant, que notre texte dit la vérité historique. Nous constatons simplement que la Bible chrétienne ne nous apprend rien des premières années de Jésus et que nous avons découvert un texte affirmant qu'il était marié et avait des enfants.

Sur un plan strictement historique, ceci ne devrait pas nous surprendre. À l'époque, tout homme juif se devait de se marier et d'avoir des enfants, et ceci est encore valable aujourd'hui. Le célibat de Jésus aurait consterné sa famille, sinon déclenché un scandale dans sa communauté, scandale que le Nouveau Testament n'aurait pas manqué d'évoquer, ne serait-ce que pour expliquer et justifier sa conduite singulière. Mais nous disposons d'un document affirmant non seulement qu'il était marié et avait des enfants, mais aussi que son mariage constituait l'élément essentiel de la doctrine de certains de ses premiers disciples.

La révélation

Avant de commencer, il nous faut clarifier un dernier point. Nous ne prétendons pas avoir découvert un manuscrit ; nous



avons simplement tiré des oubliettes un texte vieux de plusieurs centaines de siècles qui sommeillait au fond d'une bibliothèque. C'est ce qui est arrivé, par exemple, au métropolite grec qui, en 1873, trouva dans une bibliothèque de Constantinople un document connu sous le nom de *Didachè*. Cet ouvrage, qui date au moins du début du IIe siècle, peut-être même de la fin du Ier siècle, « est donc aussi ancien que certains livres du Nouveau Testament canonique[3] ». La *Didachè* nous donne une idée de ce qu'était le christianisme prépaulinien, c'est-à-dire le christianisme antérieur à celui qu'a instauré l'apôtre Paul. Dans la *Didachè*, l'eucharistie est un simple repas d'action de grâces. On n'y trouve nulle trace de l'idée paulinienne selon laquelle le pain représente le corps de Jésus, et le vin son sang[4]. Comme la *Didachè*, notre texte apporte un éclairage sur les premiers écrits concernant Jésus et ses disciples. Des versions tardives de ce texte étaient connues d'un petit cercle d'érudits depuis plus de un siècle. Pourtant, il a été relégué aux marges de la recherche universitaire et largement ignoré car son message et sa visée ont déconcerté ces premiers chercheurs.

Nous avons étudié la plus ancienne version connue de ce texte, nous l'avons traduite et en avons déchiffré le message. Comme nous le démontrerons, il s'agit d'un évangile à peine déguisé, sans doute « crypté » par une communauté de chrétiens persécutés, redoutant que leurs oppresseurs brûlent leurs précieux écrits.

Comment avons-nous découvert ce manuscrit et comment sommes-nous parvenus à le déchiffrer ?

Curieusement, c'est par une soudaine révélation – on pourrait presque dire une illumination – que la signification du manuscrit nous est apparue. En juillet 2008, nous nous trouvions tous deux en Turquie, en route pour Éphèse où nous devions tourner un épisode sur Paul de la série documentaire *Secrets of Christianity* pour History Channel. Pour les besoins de notre enquête, nous avions examiné divers textes énigmatiques du christianisme primitif, nous demandant quelles nouvelles informations ils pouvaient nous apporter sur les différents groupes qui suivirent Jésus aux premiers jours de son ministère. Nos interrogations portaient notamment sur un texte peu connu mettant en scène deux personnages de la Bible hébraïque[5] : « Joseph » – l'Israélite à la célèbre tunique « de plusieurs couleurs » que, dans la



Genèse, ses frères vendent comme esclave mais qui devient vice-roi d'Égypte – et sa mystérieuse épouse, « Aséneth ».

Comme les historiens de la Bible, nous savions que les rares spécialistes qui s'étaient penchés ce texte – surnommé *Joseph et Aséneth* – étaient restés perplexes quant à sa signification. Nous avons d'abord supposé que ce manuscrit, conservé dans des monastères chrétiens, pouvait avoir un rapport avec Jésus. Par ailleurs, le « Joseph » de l'histoire est présenté en « figure de sauveur ». Il est l'ancien Israélite qui a sauvé son peuple de l'extinction, et les Égyptiens de la faim. En suivant cette idée, nous nous sommes demandé si le Joseph en question pouvait être un « substitut » de Jésus. D'emblée, le parallèle semblait évident : comme Jésus, « Joseph » a été déclaré mort et retrouvé vivant ; lui aussi a connu de modestes débuts et fini quasiment comme un roi. Toutefois, et malgré ces similitudes, nous n'avions aucune preuve nous permettant d'assimiler le « Joseph » du *Joseph et Aséneth* au « Jésus » des Évangiles.

Intéressons-nous maintenant à la femme de l'histoire : « Aséneth », l'épouse de Joseph. Pouvait-elle être un substitut de l'épouse de Jésus, vraisemblablement Marie Madeleine ? Et en admettant qu'elle le fût, d'autres femmes pouvaient prétendre au titre. Marie de Béthanie, par exemple, et sa sœur Marthe étaient elles aussi proches de Jésus. Selon les Évangiles, il séjournait souvent chez elles à Béthanie, qu'il pouvait facilement rejoindre à pied depuis Jérusalem.

Mais nous ne pouvions ignorer les symboles qui, dans notre texte, sont associés à Aséneth : celle-ci vit dans une tour, son mariage est céleste et terrestre, elle consomme un rayon de miel magique et est spécifiquement associée aux abeilles ; celles-ci grouillent autour d'elle, essaient de la piquer, meurent et ressuscitent. Si le « Joseph » de notre manuscrit est Jésus, que viennent faire ces abeilles qui gravitent autour de sa femme, quelle que soit son identité ?

Nous avons retourné toutes ces questions au cours de notre périple en Turquie, qui nous a menés d'Antioche à Tarse et jusqu'à Éphèse. Comment comprendre ce mystérieux texte, *Joseph et Aséneth* ? Comment interpréter ces étranges symboles ? Dans quel univers surnaturel avions-nous plongé ? Ne pouvant



répondre à ces interrogations, nous avons décidé d'abandonner le travail de décryptage du manuscrit.

Mais à Éphèse, tout a basculé.

Là, les autorités turques nous ont autorisés à nous approcher au plus près de l'imposante statue de la déesse Artémis. Désormais à l'abri dans un musée local, elle ornait jadis le spectaculaire temple d'Artémis à Éphèse, l'une des sept merveilles du monde. Nous nous trouvions donc devant cette grande déesse que, dans l'Antiquité, des millions de fidèles vénéraient et invoquaient afin de garder ou de recouvrer la santé, de devenir prospères. Nous avons ainsi pu noter des détails que le simple visiteur ne peut distinguer à cinq mètres de distance. Nous avons remarqué, par exemple, que son vêtement était constellé… d'abeilles !

Par ailleurs, son torse est couvert de multiples protubérances qui intriguent les chercheurs depuis des siècles. Certains y ont vu des seins. Artémis étant une déesse nourricière, il était logique qu'elle ait de nombreuses mamelles. Les universitaires ont longtemps admis cette théorie, jusqu'à ce que quelqu'un remarque que ces excroissances étaient situées trop bas, qu'elles ne ressemblaient pas à des seins, étant dépourvues de mamelons. D'autres ont alors pensé qu'il pouvait s'agir de testicules de taureau. Il est vrai qu'on sacrifiait des taureaux à Artémis ; les testicules seraient alors des attributs supplémentaires de la déesse. Il n'est pas nécessaire de s'attarder sur cette théorie, qui compte toujours quelques adeptes parmi les universitaires.

Devant Artémis, tout s'est éclairé. Soudain, nous avons compris que ces excroissances étaient des cocons ou, plus exactement, des cellules d'abeilles royales. Les abeilles « s'accrochent » à Artémis comme elles « s'accrochent » à Aséneth !

Nos yeux se sont ensuite portés sur le haut de la statue et nous avons vu que sa tête était couronnée d'une immense tour. Notre manuscrit raconte qu'Aséneth loge dans une tour, et voici qu'une tour coiffe la déesse Artémis !

Nous nous sommes regardés puis exclamé, aussi excités que des enfants : « Ne seraient-ce pas les abeilles et la tour qui nous ont intrigués dans *Joseph et Aséneth* ? » Soudain, notre texte commençait à faire sens. Après plusieurs allers-retours entre la statue et le texte, le texte et la statue, nous avons compris que la figure d'Aséneth, l'épouse de Joseph, était modelée sur celle d'Artémis.



Quel que soit le personnage historique qu'elle ait pu représenter, Aséneth a en tout cas été comparée à la déesse. Nous avons compris plus tard la véritable signification de ces symboles.

Autrement dit, afin de signifier à ses lecteurs l'importance d'Aséneth – peut-être Marie Madeleine –, notre auteur anonyme a choisi une figure dominante de sa culture, identifiable immédiatement : Artémis. Il a pris les attributs de cette dernière pour en vêtir son héroïne. Le culte d'Artémis, dont Éphèse était l'épicentre, s'est diffusé à tout le monde grec et romain. Contrairement à la plupart des autres déités locales, le culte de la déesse a encouragé l'édification de sanctuaires sur tout le pourtour méditerranéen : en Espagne, en Grèce, en Turquie, en Afrique, en Jordanie, et même en Israël.

Alors, notre enquête commença pour de bon. Nous avons étudié méthodiquement le texte et résolu l'énigme de ces symboles en faisant ce que les rares chercheurs familiers de ce texte n'avaient pas fait : nous sommes remontés dans le temps pour découvrir comment les premiers chrétiens comprenaient ces symboles. Nous avons examiné d'anciens textes, afin de voir comment les disciples de Jésus percevaient des personnages bibliques tels que Joseph. Une recherche cruciale : nous voulions savoir comment les premiers chrétiens interprétaient leurs propres écrits.

Ce travail de détectives nous a conduits chez les chrétiens de langue syriaque – une langue peu parlée aujourd'hui, mais très importante dans l'Antiquité – ainsi que chez les premiers mystiques chrétiens : les gnostiques. Une porte s'est ouverte sur l'univers symbolique des premiers chrétiens.

Nous avons passé plusieurs années ensemble à réfléchir sur les indices contenus dans notre texte. Sans dévoiler la suite, nous avons enfin compris que ce manuscrit oublié, qui semble raconter l'histoire de Joseph et Aséneth, raconte en réalité celle de Jésus et Marie Madeleine. Il relate leur mariage, décrit le climat politique dans lequel ils exercèrent leur ministère, et notamment les événements qui ont mené à la crucifixion. La langue et les symboles concordent.

Nous avons réalisé ensuite que notre mystérieux manuscrit était bien un évangile dans lequel le rôle principal n'est pas tenu par Jésus, mais par Marie Madeleine, l'« Épouse de Dieu ». Au-delà d'une touchante histoire d'amour – la rencontre et les






premières impressions, les préparatifs du mariage, la cérémonie et la naissance des enfants –, c'est aussi une chronique qui mêle politique, intrigues, trahison et mysticisme.

Bien que la connaissance de ce mariage ait été reléguée au rang de rumeur, nous avons été surpris de constater que celle-ci ne s'était cependant jamais dissipée. Il est du reste frappant de constater à quel point elle a refusé de disparaître. Au cours des siècles, elle a été « ressuscitée » de diverses manières et en différents endroits. Pourtant, les récits sont, pour la plupart, étonnamment cohérents. En 1213, dans son *Historia Albigensis* (chronique des croisades albigeoises), Pierre des Vaux-de-Cernay raconte que la population de Béziers fut brûlée vive le jour de la Sainte-Marie-Madeleine (le 22 juillet 1209) parce que les « hérétiques » avaient osé prétendre « que sainte Marie Madeleine était la concubine de Jésus[6] ». À la Renaissance, Michel-Ange sculpta une *pietà* destinée à son propre tombeau que l'on peut aujourd'hui admirer au musée de l'Opéra du Dôme à Florence. La statue représente quatre personnages groupés autour du Christ descendu de la croix. Bizarrement, la jambe droite de Jésus se trouve sur celle de Marie Madeleine, allusion transparente à l'acte sexuel.

Le musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg conserve un tableau de Luca Cambiaso (1527-1585), qui peut nous aider à déchiffrer *La Déposition* de Michel-Ange. Sur cette toile, le dieu grec a passé sa jambe sur celle de sa divine compagne. En d'autres termes, l'artiste génois y représente Vénus et Adonis comme les Jésus et Marie Madeleine de la sculpture de Michel-Ange.

Autre exemple de la survivance de ce « mariage céleste » : à Rennes-le-Château, en 1885, un abbé du nom de Bérenger Saunière aurait trouvé des documents codés dans un pilier creux de l'église du XIe siècle de sa paroisse. Sa découverte a donné lieu à d'innombrables spéculations du type *Da Vinci Code*. D'après ces diverses théories, ces textes apporteraient la preuve du mariage de Marie Madeleine avec Jésus.

Mais le thème n'apparaît pas seulement dans la littérature et les œuvres d'art. Plus récemment, une chanson du groupe U2 (*Until the End of the World*, de leur album *Achtung Baby* de 1991) présente Jésus et Marie Madeleine comme « mari et femme ». Dans une chanson intitulée *The Son of Jésus*, de l'album *Long John Silver* (1972), le groupe Jefferson Airplane clame que Jésus avait



un fils de Marie Madeleine, et qu'il pourchassa les hommes qui avaient abandonné son père. Pour résumer, le mariage de Jésus avec Marie Madeleine n'est pas une idée nouvelle ; il appartient au substrat de notre culture. Et nous avions justement entre les mains un document nous ramenant à la source de cette « légende » qui refuse de s'éteindre.

Pourquoi alors ce mariage a-t-il été passé sous silence ? Si c'est un fait historique, pourquoi l'avoir considéré comme une rumeur ? Pourquoi a-t-il été relégué aux confins de notre culture ? Pourquoi Marie Madeleine a-t-elle été effacée des récits autorisés de la vie de Jésus ? Pourquoi ce chapitre de la vie du Christ a-t-il été écarté ? Quant à notre manuscrit, pourquoi l'auteur a-t-il pris la peine de le coder ? Une fois décodé, il peut enfin apporter la réponse à toutes ces questions.

Surprises

En lisant ce document sous cet angle nouveau, les lecteurs seront stupéfaits de découvrir l'humanité de Jésus, et ce qu'elle signifiait pour ses premiers disciples. Les informations contenues dans notre évangile « donnent corps » à un aspect de la personne de Jésus que les textes canoniques évoquent à peine. Voulant affirmer sa divinité, ceux-ci tendent à glisser sur les détails de sa vie intime.

Contre toute attente, nous avons découvert grâce à ce texte un mouvement chrétien primitif entièrement nouveau, très différent du mouvement messianique juif conduit par Jacques, le frère de Jésus, et du « mouvement du Christ » non juif de Paul – qui deviendra le christianisme que nous connaissons aujourd'hui. En fait, le groupe de disciples de Jésus que nous avons redécouvert est antérieur à Paul et nous entraîne dans un monde aujourd'hui perdu dont nous n'avons jamais rien su.

Les premiers siècles du christianisme furent sans doute une époque passionnante, mais troublée. Les factions luttaient les unes contre les autres pour imposer leur interprétation de la mission et du message de Jésus, leur vision de l'homme. Selon Marvin Meyer, plusieurs de ces factions « présentaient de remarquables similitudes avec les religions à mystères[7] » de l'Empire romain ;



celles-ci s'accompagnaient de rituels initiatiques occultes où se mêlaient drogues, états de transe et diverses pratiques sexuelles. Avant les interventions des empereurs romains Constantin et Théodose, au IVe siècle, il n'existait pas d'expression « correcte », « orthodoxe » ou « catholique », c'est-à-dire universelle, de la foi. Plus tard, l'Empire romain soutiendra une version du christianisme, celle de Paul – centrée sur le Christ ressuscité par opposition au Christ historique. Les « multiples christianismes » disparurent alors, contraints de céder la place à la version « correcte » sanctionnée par Rome : toutes celles non conformes au canon officiel étaient taxées d'hérétiques et vouées aux flammes.

Conditionnés que nous sommes par deux mille ans de christianisme paulinien, l'idée d'un Jésus marié nous semble étrange. Depuis l'empereur Constantin, évoquer son mariage paraît aussi incongru que raconter l'arrivée d'extraterrestres[8]. Selon la pensée dominante, même laïque, le récit orthodoxe est « juste », ou du moins le seul qui ait une chance de l'être. Par voie de conséquence, tout autre récit est « faux », ou au mieux farfelu.

Toutefois, en ce qui concerne les débuts du christianisme, il ne faudrait pas pécher par anachronisme et penser que tout le monde était d'accord avec Paul et avec la version du christianisme qu'il nous a léguée ; celle-ci n'était pas représentative de tous les courants de la foi nouvelle. Les mouvements originels de Jérusalem – gnostiques, ébionites et nazaréens –, tous désapprouvaient l'interprétation que Paul avait donnée du message de Jésus.

À bien des égards, le christianisme des premiers siècles était plus diversifié qu'il ne l'est aujourd'hui. Certains nous objecteront qu'il en est de même actuellement, que nous vivons dans un monde chrétien pluriel. C'est une illusion. La vérité est que catholiques, orthodoxes, anglicans, protestants réformés et post-réformés (presbytériens et luthériens), évangélistes, tous partagent l'héritage spirituel de Paul. Si différents qu'ils soient les uns des autres, ces cinq groupes chrétiens actuels ne sont que des variantes du christianisme paulinien.

Notre texte donne la parole aux voix oubliées et nous fait découvrir notamment une théologie de la rédemption non paulinienne. Notre évangile aborde la question du salut sous un angle qui ne nous est pas familier aujourd'hui, mais qui comptait de





nombreux adeptes dans l'Église primitive. Il propose une théologie de la libération ostensiblement différente de celle de Paul et de ses suiveurs, fondée sur le mariage de Jésus, non sur sa mort ; sur sa félicité, non sur sa « passion ».

Un complot inconnu

Outre les détails jusque-là inconnus de la vie intime de Jésus, notre texte nous renseigne sur son engagement politique. Il évoque en particulier un complot visant à attenter à sa vie, antérieur à son arrestation et à sa crucifixion à Jérusalem. Jésus était sans aucun doute un homme condamné. Et il le savait, surtout après que son cousin Jean-Baptiste[9] eut été exécuté sur ordre d'Hérode Antipas, tétrarque de deux territoires romains : la Galilée, au nord d'Israël, et la Pérée, dans l'actuelle Jordanie.

Jésus avait de nombreux détracteurs et ennemis, à commencer par la totalité du parti d'Hérode (sa famille élargie et ses partisans) qui en voulait littéralement à sa personne. Il y avait aussi des gens puissants dont Caïphe, le grand prêtre du Temple de Jérusalem, Ponce Pilate, le procurateur romain et préfet de Judée, ainsi que les représentants de la puissance occupante, peut-être même certaines personnalités de la lointaine Rome elle-même. N'oublions pas non plus les « contradicteurs » et critiques juifs de Jésus : les pharisiens et les scribes.

En réalité, Jésus et ses disciples savaient que les autorités romaines et leurs vassaux juifs les surveillaient de très près. Aucun prétendu « roi des juifs » ne pouvait échapper à leur vigilance, du moins pas pour longtemps.

Le message de Jésus était radical : « Le Royaume de Dieu est proche ! » Une telle déclaration menaçait directement la viabilité et la pérennité de la loi romaine en Judée juive. Jésus alla plus loin, en affirmant qu'une bonne part de son auditoire verrait la rédemption de son vivant, c'est-à-dire la fin de la loi romaine et son remplacement par le Royaume de Dieu. C'était une affirmation extraordinaire, et elle souleva d'énormes attentes. Le message fort de Jésus puisait au plus profond du rêve messianique de l'ancien Israël. Dieu, pensait-on, interviendrait dans les affaires humaines et enverrait un messager, un nouveau Moïse, un « messie ». Tous

les empires du mal – et leurs populations – seraient balayés, les Romains y compris, et finiraient dans les poubelles de l'Histoire.

Les Romains avaient donc d'excellentes raisons de surveiller Jésus et son groupe potentiellement séditieux. Le petit peuple juif – les compatriotes de Jésus – avait quant à lui de véritables motifs d'enthousiasme. Bref, la situation était explosive. Que cette période d'activisme de Jésus – son ministère – ait duré trois ans est remarquable, compte tenu du caractère incendiaire de son prêche. Son message n'était pas seulement religieux, mais profondément politique, et constituait de ce fait une sérieuse menace pour le pouvoir en place. Il est incroyable que l'activité politique de Jésus ait été à ce point sous-estimée. Notre texte, qui révèle l'existence d'un complot contre la vie de Jésus antérieur à celui que racontent les Évangiles, replace son histoire dans son contexte historique et politique.

Un message caché

Abordons maintenant notre travail d'investigation. Nous nous sommes concentrés sur le texte, dont nous avons examiné minutieusement chaque section, sans faire aucune hypothèse.

Nous nous sommes ensuite demandé pourquoi ces premiers chrétiens pensaient devoir déguiser leur histoire et avaient composé pour nous un récit qui exigeait d'être décodé. Pourquoi avaient-ils préservé ce texte pour la postérité ?

Nous nous sommes rapidement rendu compte que les écrits codés n'étaient pas rares dans le christianisme primitif. Cela peut nous paraître étrange aujourd'hui, mais les premiers chrétiens pensaient que l'Ancien Testament – antérieur à Jésus – était lui aussi codé et que son message réel n'était devenu apparent qu'après le ministère de Jésus. Jésus lui-même a transmis son principal enseignement – l'avènement du Royaume de Dieu – sous forme de paraboles. Les premiers chrétiens étaient donc convaincus de la nécessité de déchiffrer les significations cachées des Saintes Écritures. En d'autres termes, encodage et décodage étaient indissociables de la théologie chrétienne primitive[10].

Pour analyser ce texte – et nous sommes les premiers à avoir procédé ainsi –, nous avons utilisé les « techniques de décodage »

des premiers chrétiens eux-mêmes. Ce sont eux qui nous diront, avec leurs propres mots et à travers leurs écrits qui ont remarquablement survécu aux siècles, ce que signifie réellement ce texte. Ce que nous proposons n'est pas une lecture fantaisiste et réactualisée du document, mais une interprétation qui s'est dégagée naturellement de celle que les premières communautés chrétiennes donnaient des écrits bibliques.

Dans ce document, une voix s'élève et lutte pour se faire entendre contre ceux qui cherchaient à étouffer son message, à commencer par les Romains, bien sûr. Mais il se trouvait aussi des censeurs chez les chrétiens qui ne partageaient pas le point de vue de l'auteur de notre évangile. Paul et ses disciples, par exemple, contestaient tout ce qui se rapportait à la famille de Jésus. Ils étaient hostiles non seulement à Marie Madeleine, mais aussi à Jacques, le frère de Jésus, qui a pris la tête de son mouvement après la crucifixion.

L'argument irréfutable !

Des messages cachés, une histoire secrète, un évangile perdu, codage et décodage… L'aventure promettait d'être passionnante. À notre grand étonnement, nous avons découvert que nous n'étions pas les premiers à penser que le texte recelait un sens caché. Au cours de notre enquête, nous avons découvert une lettre écrite en syriaque, jamais traduite en langue moderne. Cette lettre nous indique que le premier découvreur de notre document soupçonnait qu'il contenait un message caché, une vérité enfouie.

Nous ignorons le nom de cette personne, mais nous avons la lettre qu'il a envoyée voici près de mille cinq cents ans au traducteur qu'il avait engagé. Il avait manifestement pressenti que le texte contenait quelque chose d'extrêmement important. Vers l'an 550 de notre ère, notre inconnu découvrit ce manuscrit dans une version grecque. Peu familier de cette langue, il l'adressa à un lettré du nom de Moïse d'Ingila[11], afin qu'il le traduise en syriaque ; cette traduction est la plus ancienne version connue de notre ouvrage, l'original en grec étant perdu. Le commanditaire de la traduction demanda aussi à Moïse d'Ingila de lui en révéler « le sens profond ». Nous ignorons si ce dernier lui a rendu ce





service, mais nous sommes heureux que, quelque mille quatre cent soixante ans plus tard, ce livre apporte à notre inconnu la réponse qu'il cherchait.

La toute première traduction de la version syriaque

Nous procéderons de la façon suivante : d'abord, nous présenterons un synopsis de notre manuscrit, nous résumerons l'histoire sans entrer dans les détails. Ensuite, nous entraînerons le lecteur sous l'apparence du récit : nous donnerons les raisons qui nous ont poussés à aller voir sous la couche superficielle du texte et relèverons les indices suggérant l'existence d'un sens plus profond. Nous invitons ainsi le lecteur à participer à notre enquête. Puis, nous récapitulerons tout ce que nous savons de ce texte : sa date, son origine, et les commentaires des spécialistes.

Nous nous immergerons ensuite dans le monde des premiers chrétiens, afin de comprendre comment ils interprétaient les Écritures. Petit bout par petit bout, nous décoderons les différentes parties de l'histoire. Nous déchiffrerons la symbolique complexe pour dégager le récit originel.

Enfin, nous donnerons la première traduction en langue moderne de la plus ancienne version existante de notre évangile, celle rédigée en syriaque[12]. La traduction et son commentaire sont présentés à l'annexe I de ce livre. Le lecteur pourra ainsi juger par lui-même. Nous avons également traduit du syriaque deux lettres du VIe siècle se rapportant à notre manuscrit ; celles-ci figurent à l'annexe II. Plus passionnant encore, nous avons découvert qu'un censeur du XIIe siècle avait mutilé le texte et même couvert d'encre certains mots. Grâce à l'imagerie multispectrale, ces mots illisibles depuis mille ans ont réapparu.




EVANGILE_OUBLIE_CS6_PC.indd 22
31/03/2015 11:45:32



PREMIÈRE PARTIE

UN MYSTÉRIEUX MANUSCRIT







EVANGILE_OUBLIE_CS6_PC.indd 24
31/03/2015 11:45:32

1.

Manuscrit 17202

À la British Library se trouve un manuscrit datant approximativement de l'an 570 de notre ère, enregistré sous la cote 17202. Il est écrit en syriaque, une langue moyen-orientale proche de l'araméen, que parlaient Jésus et nombre de ses contemporains. Intitulé « Volume de comptes rendus d'événements qui ont changé le monde », il rassemble divers documents et témoigne de la volonté d'un moine anonyme du VIe siècle qui a voulu conserver la trace d'une série d'événements selon lui extraordinaires. Son anthologie comprend notamment un récit de la conversion au christianisme de l'empereur Constantin ; une *Histoire ecclésiastique*, qui retrace les débats concernant la personne du Christ ; un texte sur la découverte d'importantes reliques chrétiennes datant du Ier siècle et une preuve de la vie éternelle apportée par la légende jadis célèbre des « Sept Dormants d'Éphèse ».

Des sujets brûlants à son époque, et pour sa communauté de croyants.

Dans ce recueil, un manuscrit intitulé *L'Histoire de Joseph le Juste et d'Aséneth son épouse* fait figure d'intrus. C'est notre mystérieux texte, l'objet de notre recherche.

L'Histoire de Joseph le Juste et d'Aséneth son épouse n'a pas été composée par ce moine du VIe siècle. Comme nous l'apprend l'auteur anonyme de la lettre qui l'accompagne, *L'Histoire de Joseph* a été traduite en syriaque à partir d'un texte grec bien plus ancien,



antérieur d'un siècle ou davantage peut-être. Vraisemblablement, ce texte grec était lui-même une copie d'un ouvrage plus ancien. Les livres du Nouveau Testament eux-mêmes ont été copiés par des générations de scribes dévoués qui ont peiné pour conserver ces précieux récits pour la postérité. L'histoire que raconte notre manuscrit syriaque est donc antérieure aux IVe et IIIe siècles ; elle pourrait dater du IIe siècle, peut-être même du Ier siècle de notre ère.

Elle pourrait même être contemporaine de Jésus ou légèrement postérieure, époque où les Évangiles canoniques du Nouveau Testament ont été composés. Nous ne pouvons la dater avec certitude, pas plus que les Évangiles. Concernant ces derniers, la plupart des experts datent l'Évangile selon saint Marc autour de l'an 70, celui selon saint Matthieu des années 80, selon saint Luc des années 90, et selon saint Jean après 90. Ces dates de première composition se fondent sur des reconstructions historiques qui tiennent compte des évolutions du christianisme primitif dans le contexte plus large du monde romain. Il n'existe pas de manuscrits du Nouveau Testament remontant au Ier siècle, donc pas d'« originaux ». Les plus anciennes copies intégrales des Évangiles qui nous soient parvenues ne remontent pas plus loin que le IVe siècle. Dans les deux cas – notre manuscrit et les Évangiles canoniques –, nous ne connaissons pas l'auteur, et rien dans les textes ne nous renseigne sur leur date de rédaction. Il n'existe pas non plus d'originaux datables avec lesquels nous pourrions comparer notre version. Nous ne disposons que de copies de copies de copies, exécutées des siècles après les originaux, et nous ne pouvons pas remonter plus loin. Notre manuscrit est donc contemporain des premières copies des Évangiles, sinon un peu antérieur.

Notre document, que les spécialistes actuels appellent simplement *Joseph et Aséneth,* a porté différents titres dans l'Antiquité. C'est un ouvrage curieux, à commencer par cette dénomination, terriblement trompeuse. Il a été surnommé *Joseph et Aséneth* parce qu'il prétend raconter l'histoire de l'ancien patriarche israélite Joseph et de sa mystérieuse épouse égyptienne Aséneth. Selon la Genèse (chapitres 37-50), ces personnages vécurent il y a environ trois mille sept cents ans, quelques générations après Abraham



mais bien avant Moïse, et entre 1 500 et 1 700 ans avant la naissance de Jésus de Nazareth.

Le récit biblique de Joseph et Aséneth est très différent de celui du manuscrit de la British Library. C'est une histoire d'amour, d'union charnelle mystique, de politique, de trahison et de meurtre.

Un contenu sulfureux, même selon les critères de l'époque !

Il y a en réalité peu de chose dans notre manuscrit qui correspond au récit biblique de Joseph et Aséneth. Ce n'est tout simplement pas la même histoire. Il y a trop de détails dans le texte qui invitent – et même exigent – de creuser la couche superficielle pour arriver à sa signification sous-jacente, à son histoire secrète si vous préférez. En d'autres termes, nous soupçonnons fortement que le récit de « surface » soit un leurre destiné à masquer un message bien plus profond – message qui ne prend tout son sens que dans le contexte des premiers jours du christianisme.





2.

Ce que dit le manuscrit…
et ce qu'il ne dit pas

Le *Joseph et Aséneth* de la British Library relate une histoire très différente de celle du Livre de la Genèse. Il semble utiliser les noms de « Joseph » et « Aséneth » comme codes pour nous dire quelque chose de très important, mais de manière déguisée, concernant deux autres personnages. Le récit dissimule un message de la plus haute importance.

Notre document se décompose en quatre épisodes. Afin de distinguer nos commentaires du synopsis, nous avons utilisé pour ce dernier une autre police de caractère. Le lecteur trouvera en annexe I la traduction intégrale de *Joseph et Aséneth*, d'après le manuscrit syriaque originel.

Voici donc *L'Histoire de Joseph le Juste et d'Aséneth son épouse.*

Épisode 1. La rencontre

Premières impressions.
Joseph prie pour la transformation d'Aséneth.

Synopsis

Joseph, l'ancien patriarche israélite, se trouve en Égypte et arrive à Héliopolis. Il envoie des messagers à Potiphar, prêtre d'Héliopolis et conseiller de Pharaon, pour lui faire savoir qu'il aimerait déjeuner avec lui. Potiphar a une fille magnifique, Aséneth, une vierge de dix-huit ans qui a renoncé aux hommes. Joseph est vierge lui aussi.

Bien qu'égyptienne, Aséneth est « noble et glorieuse comme Sarah, belle comme Rebecca et vertueuse comme Rachel » (1:5), les matriarches de l'ancien Israël.

La propriété de Potiphar se compose d'une maison, d'un jardin luxuriant et – détail très important – d'une haute tour. Aséneth vit au sommet de cette tour. Elle occupe un appartement comportant dix pièces, toutes méticuleusement décrites, dont une dédiée à ses idoles. Elle est servie par sept superbes vierges. La propriété de Potiphar est ceinte de murs percés de portails.

Pour accueillir Joseph, Aséneth se vêt d'« habits de fin lin blanc et de rubis » (3:6). Elle pose ensuite « une couronne sur sa tête » et se couvre « de voiles de mariée » (3:7). Ses parents se réjouissent de la voir « parée telle une Épouse de Dieu » (4:1). Potiphar présente Joseph comme « le Puissant de Dieu » (3:4) et « le sauveur » (4:7). Il annonce ensuite à Aséneth que Joseph « lui sera donné en époux pour l'éternité » (4:9).

Aséneth commence par dédaigner Joseph parce qu'il est étranger – « le fils d'un berger de Canaan » (4:11) – mais se ravise sitôt qu'elle le voit. Joseph arrive en triomphateur sur son chariot d'or. Il porte une tunique blanche et une cape pourpre ; une couronne d'or est posée sur sa tête d'où irradient douze rais de lumière « pareils aux rayons du soleil » (5:5). Il tient dans sa main gauche un sceptre royal,



et ce qui ressemble à un rameau d'olivier dans la droite. Aséneth révise promptement son premier jugement. Elle déclare : « Je vois maintenant le soleil irradier de son char » (6:2), ajoutant qu'elle ne savait pas que Joseph « était le Fils de Dieu » (6:3).

Joseph mange à une table séparée des Égyptiens (sans doute en raison des interdits alimentaires juifs). Aséneth salue Joseph par ces mots : « Béni soit celui du Dieu Très-Haut, que la paix soit avec toi » (8:2), ce à quoi Joseph répond : « Que le Seigneur qui donne vie à toutes choses te bénisse » (8:3). Joseph et Aséneth sont déclarés « frère » et « sœur » (8:4 et 7:10).

Potiphar les encourage à s'embrasser. Alors qu'ils sont sur le point de s'exécuter, Joseph place sa main droite entre les seins d'Aséneth et dit : « Il ne convient pas à un homme qui vénère Dieu, qui bénit le Dieu vivant, qui mange le pain bénit de la vie et boit la coupe bénite d'immortalité et d'incorruptibilité, qui est oint de l'onguent parfumé de la sainteté, de s'unir charnellement et d'embrasser une étrangère qui bénit des idoles mortes et vides, qui mange une nourriture étouffante et infectée et boit la libation de la tromperie et est ointe de l'onction de la corruption » (8:6).

Aséneth est décontenancée par le rejet de Joseph. Voyant sa détresse, Joseph se met à prier. Au nom du Dieu qui appelle l'humanité à passer « de l'obscurité à la lumière, de l'erreur à la vérité et de la mort à la vie » (8:12), il implore le Seigneur de transformer Aséneth. Il prie afin qu'elle puisse manger le pain éternel de la vie, boire la coupe bénite, appartienne au peuple de Dieu et vive éternellement (8:14). Après sa prière, Joseph quitte la maison de Potiphar en promettant de revenir huit jours plus tard.

Nous voyons tout de suite les différences entre notre texte et le récit biblique. Ici, Aséneth occupe rapidement le devant de la scène, alors que dans la Bible Joseph est le héros. Il est trahi par ses frères et vendu comme esclave aux Égyptiens. Le Livre de la Genèse nous dit que ses frères étaient jaloux de Joseph, le fils préféré de leur père, le patriarche Jacob. En gage de son affection, celui-ci lui avait offert « une tunique de plusieurs couleurs ».

